

Chaque matin, elle vient par les bois. À mesure qu'elle traverse l'opacité des arbres et la nuit, Irène sent que la forêt dépose en elle quelque chose d'ancien qui se recrée sans cesse, une poussière de fantômes et d'humus. Elle roule dans le rayon jaune des phares et, peu à peu, glisse des ténèbres vers la lumière.

Dans la petite ville, les volets fraîchement repeints s'ouvrent sans grincer, les cheminées fument dans le matin brumeux. Rien ne dépasse, n'échappe à la vigilance des voisins. Irène aperçoit le boucher qui lève son rideau de fer. Quand elle lui adresse un signe amical, il fronce les sourcils, le regard troublé par un fond de méfiance. Il y a plus de vingt-cinq ans qu'elle s'est installée ici, mais les habitants de Bad Arolsen la voient toujours comme une étrangère. Cette Française qui les juge par en dessous. Et vient remuer, avec d'autres qui lui ressemblent, de vieilles histoires qu'il serait temps de laisser dormir.

Elle freine sec pour laisser passer un cycliste, avant de s'engager dans la longue allée boisée qui serpente entre les arbres. Au fond du parc, les bâtiments modernes abritent

des dizaines de kilomètres d'archives et de classeurs que l'on pourrait longer des heures sans entendre les cris, les silences qu'ils renferment. Il faut avoir l'oreille fine et la main patiente. Savoir ce que l'on cherche et être prêt à trouver ce que l'on ne cherchait pas.

Irène est toujours émue de découvrir la plaque discrète. La première fois qu'elle avait gravi ces marches, elle avait déchiffré les mots « International Tracing Service » sans savoir ce qu'ils signifiaient.

Elle n'était qu'une gamine expatriée par indépendance qui était restée par amour, suivant son fiancé dans une région cernée de forêts où elle devrait déployer beaucoup de bonne volonté pour être acceptée, sans jamais y parvenir vraiment. Ce lieu était devenu, au bout du compte, ce qui se rapprochait le plus d'un chez-elle. Même après que l'amour l'avait désertée, quand elle s'était retirée en lisière de ville avec un enfant partagé entre deux maisons, elle n'avait pas imaginé repartir. Parce que chaque fois qu'elle gravit ces marches, elle se sent à sa place. Chargée d'une mission qui la dépasse et la justifie.

Le premier jour, c'est l'odeur qui l'a saisie. Ce mélange de moisi, de vieux papier, d'encre de photocopieuse et de café froid. Elle a respiré, avant d'en avoir conscience, le mystère enclos dans ces murs, ces tiroirs innombrables, ces dossiers hâtivement refermés à son passage.

Aujourd'hui, un concert de « *Hallo Irene* » et de sourires l'escorte à travers le grand hall d'entrée et jusque dans les étages. Elle appartient à ce lieu. Une ruche, dont les abeilles

viennent d'un peu partout. Leurs prénoms composent une mosaïque changeante : Michaela, Henning, Margit, Arié, Kathleen, Kazimierz, Dorota, Constanze, Igor, Renzo, François, Diane, Gunther, Elzéar, Christian... Chacun dépose au vestiaire ce qu'il vit et souffre au-dehors. Il faut se vider de tout ce qui encombre, se rendre réceptif.

Elle dépose ses affaires sur son bureau, ouvre son agenda à la page du jour : le 27 octobre 2016. Relève le volet roulant. La lumière grise vient frapper la photo de son fils dans son cadre argenté. C'est la seule note intime de cette pièce où s'entassent livres et dossiers, dans un désordre apparent dont elle détient la clef. Sur le cliché, Hanno éclate de rire. C'était il y a quatre ans, pour son seizième anniversaire. Elle le taquinait, le doigt sur le déclencheur. Ensuite ils avaient dîné dans une brasserie du centre-ville, elle l'avait autorisé à boire un peu de vin mousseux. « Ne le dis pas à ton père. – Papa me laisse boire de la bière depuis un moment, tu sais », avait souri Hanno. Il était si beau, avec ses cheveux bouclés et cette fierté dans ses yeux noirs. Comme s'il s'éloignait déjà vers sa vie d'homme.

Irène avait pensé, *Quand il sera parti, que me restera-t-il ?*

Cette crainte lui avait fait honte. N'était-elle pas partie, elle aussi ? Elle n'avait laissé personne la retenir. Elle ne pèserait pas sur Hanno.

Aujourd'hui, il fait ses études à Göttingen et rentre le week-end, quand il n'est pas chez son père ou avec ses amis. Elle s'accommode de la distance. La solitude est son affaire, son élégance de la lui cacher.

Elle toque à la porte du bureau de Charlotte Rousseau.

— Bonjour, Irène. Je vous attendais. Je vous fais un café ?

— Volontiers.

— Le temps de s'habituer à cette grisaille humide, on sera enseveli sous la neige, grimace la directrice du centre en mettant une capsule dans la machine à café. Fichu pays.

D'origine toulousaine, elle endure le climat de ce coin de la Hesse. Dans sa voix chaleureuse affleure une pointe d'accent de son Sud-Ouest natal qui s'accroche à certains mots chargés d'affects. Traces mélodiques d'un pays coriace, balayé de soleil et de vent d'autan. Elle n'y retourne pas assez à son goût.

— Il va falloir vous requinquer un peu, vous êtes pâlotte, lui dit-elle tandis qu'elles sirotent leur expresso. J'ai une mission à vous confier.

Irène ne peut réprimer un sourire. Depuis que Charlotte Rousseau dirige l'International Tracing Service, cette phrase retentit plusieurs fois par jour. Cette petite femme à la silhouette nerveuse semble résolue à rattraper en un mandat tout ce qui n'a pas été accompli par ses prédécesseurs, au risque d'épuiser le personnel : certains ont mis au point des stratégies pour éviter de la croiser dans les couloirs.

Irène, c'est le contraire, l'énergie de la directrice la galvanise. Comme si elle avait ouvert les portes d'un mausolée poussiéreux. Et puis il y a entre elles cette discrète connivence, de partager la nostalgie de la France.

— De quoi s'agit-il ?

La directrice l'observe en buvant son café.

— Hier soir, j'ai pensé à ces objets qui viennent des camps. Ils ne nous appartiennent pas. On les garde ici,

comme des reliques des Enfers. Je crois qu'il est temps de les rendre à qui de droit.

— À qui de droit ? interroge Irène. Mais leurs propriétaires sont morts. Enfin, la grande majorité d'entre eux.

— Ils ont peut-être des enfants, des petits-enfants. Vous figurez-vous le sens que ça aurait pour eux de recevoir ces objets revenus de si loin ? Dans leur vie, aujourd'hui. Comme un testament... Alors j'ai pensé à vous, et à votre équipe. Bien sûr, je ferai en sorte que vous receviez toute l'aide nécessaire.

Irène s'entend dire oui.

Même si elle pressent que ce qu'elle s'est rebâti de tranquillité risque de voler en éclats. Elle n'est pas sûre d'être prête. Submergée d'excitation et de crainte diffuse.

Elle accepte.

Et c'est ainsi, dans cette lumière brouillée d'automne, que tout commence.



## *Eva*

Au fond du couloir, il y a cette pièce qui lui serre le cœur. Le bureau d'Eva, même si beaucoup d'autres l'ont occupé depuis son départ. Longtemps, Irène est venue s'y rassurer. Elle avait besoin d'une alliée. C'était beaucoup demander, mais Eva lui avait offert davantage. Irène lui doit ce qu'elle est devenue.

— Tu ne sais pas ce qu'on fait ici, pas vrai ? l'avait interrogée Eva, de sa voix grave où perçait un sourire.

Irène repense souvent à ce jour de septembre 1990. Elle avait vingt-trois ans, une alliance neuve à son doigt, la naïveté des jeunes gens qui croient que leur charme suffit à plier le monde. Et le sentiment d'avoir accompli des choses difficiles, dignes d'admiration : se déraciner, épouser un étranger. Celle qu'elle est aujourd'hui est partagée entre l'attendrissement et l'agacement. *Tu ne savais rien, le dur de la vie était devant toi.*

Eva Volmann lui avait fait passer un genre d'entretien d'embauche. Elle l'avait tutoyée d'entrée de jeu, comme un vieux sage son disciple. Elle dégageait une impression

de force dans un corps sec. Difficile de lui donner un âge, de lui imaginer une vie. Un visage creusé de rides profondes où brûlait son regard gris-vert, d'une intensité intimidante. Serrés dans un chignon, ses cheveux noirs étaient striés de mèches argentées. Elle avait un timbre rauque que l'accent polonais rendait mélodieux.

Irène était gênée d'avouer qu'elle avait obéi à une impulsion, après avoir lu l'annonce dans un journal local. L'International Tracing Service cherchait une personne parlant et écrivant couramment le français pour participer à une mission de recherche. Ce que recouvrait cette mission, elle n'en avait pas idée. Le mot *international* l'avait attirée.

— Jusqu'en 1948, l'ITS s'appelait le Bureau central de recherches, lui avait expliqué Eva.

Cet endroit était né de l'anticipation des puissances alliées. Avant la fin de la Seconde Guerre mondiale, elles avaient compris que la paix ne se gagnerait pas seulement au prix de dizaines de millions de morts, mais aussi de millions de déplacés et de disparus. Le dernier coup de feu tiré, il faudrait retrouver tous ces gens, les aider à rentrer chez eux. Et déterminer le sort de ceux qu'on ne retrouverait pas.

— Pour celui qui a perdu un être cher, ces réponses-là, c'est vital. Sinon, la tombe reste ouverte au fond du cœur. Tu comprends ?

En l'écoutant, Irène avait le sentiment de remonter le temps vers un paysage crépusculaire, où des files de gens hagards erraient à travers les ruines.

Étrangement, elle avait appréhendé la réaction de son mari. Ils n'avaient jamais évoqué le nazisme. Pourquoi redoutait-elle que ce travail lui déplaise ? Peut-être un haussement d'épaule qu'il avait eu un jour, elle ne se souvenait plus à quel propos. Un reportage, une commémoration ? Il avait eu ce geste, accompagné d'un soupir. Elle avait éteint le poste de télé.

— Quand je suis arrivée ici, avait continué Eva, cette ville... c'était une ville SS.

— J'imagine que c'était partout pareil, à l'époque.

— Non, l'avait-elle coupée. Pendant la guerre, cette ville vivait essentiellement grâce à la SS. Dans les rues, dans les forêts alentour, on croisait plus d'uniformes noirs que de civils. Tu peux imaginer ça ?

Irène ne comprenait pas. Alors Eva lui avait expliqué qu'avant guerre, Arolsen était un gros bourg, sur lequel veillait déjà l'impressionnant château baroque avec ses dépendances, ses arbres millénaires dressés comme des sentinelles. Le prince héréditaire de Waldeck et Pyrmont, Josias, s'enticha d'Hitler. Fanatique des premiers jours, il offrit à cette religion du sang pur un peu de sa geste germanique, estampillant sa lignée des deux éclairs runiques de la SS. En retour il bénéficia d'une ascension fulgurante, devint général de division SS. Arolsen retrouva son ancien statut de ville-garnison. Le prince voyait grand : il installa dans son château une école d'officiers pour le corps d'élite de la SS ; un immense complexe comprenant une école d'administration, une caserne, qui abritait le deuxième régiment de la Division Germania de la

Waffen-SS, et des bâtiments réservés aux services d'intendance. Rien n'était trop beau ; la ville et son prince s'enfiévrèrent de leur importance. On s'enivrait de cérémonies guerrières, de mariages célébrés en grande pompe. La première ville SS d'Allemagne, plantée en son cœur rouge et noir. Croulant sous les responsabilités, Josias privilégiait celle, si exigeante, d'inspecter le camp de Buchenwald, placé sous son autorité de général SS. Et comptait parmi les quinze plus hauts gradés de la SS en Allemagne. Himmler était son ami intime et le parrain de son fils.

— La plupart des gens l'ont suivi. Ils avaient toujours été loyaux envers leur châtelain.

C'était comme un tatouage secret, sous la brûlure de la défaite. Même si le prince déchu avait été jugé à Nuremberg et jeté dans la prison de Landsberg. Même s'ils s'étaient terrés des jours entiers, rongés par l'humiliation, terrifiés à l'idée de ce que leur réservaient les vainqueurs.

On avait exilé le prince loin du château. Dans ses salles vides ne résonnaient plus que les pas des GI's. Des étrangers fumaient adossés aux statues, dérangent le silence, débarquaient les bras chargés de cartons. Sans égards pour les usages, les blasons médiévaux.

— Au début, les Américains ont installé le Bureau central de recherches dans les dépendances.

— Par provocation ? avait demandé Irène.

— Même pas, avait souri Eva. Par commodité. La ville avait été épargnée par les bombardements. Il y avait tous ces bâtiments vides. Assez de place pour loger les documents qui affluaient par camions de toute l'Allemagne. La

ville était au croisement des quatre zones d'occupation du pays. Quelle ironie, quand même... Créer ici le plus grand centre de documentation sur les victimes de la persécution nazie !

— Les gens du coin ont dû avoir du mal à digérer ça.

— C'est le moins qu'on puisse dire... Ils ont fini par s'habituer à nous. Le centre est l'un des premiers employeurs de la ville.

Au début, le Bureau central de recherches, qui deviendrait plus tard l'International Tracing Service, incarnait une menace concrète pour la population.

— Ils nous détestaient, et ils crevaient de trouille.

Eva souriait et Irène avait pensé, *Quelle a été sa vie, pour que ses dents soient si abîmées ?*

— Ils n'avaient pas tort, mais il n'y a que les victimes qui nous intéressent. Et ceux à qui elles manquent.

De cette première rencontre avec Eva, Irène conserve le souvenir d'un vertige. Comme dans ces jeux d'enfant où on la faisait tourner sur elle-même, un bandeau sur les yeux. Cette ville dont le prince avait été un nazi ; où l'on continuait, *en 1990*, à rechercher les disparus de la guerre. Comment était-ce possible ? Eva lui avait montré les piles de courrier qui s'amoncelaient au secrétariat. Des dizaines de milliers de lettres arrivaient ici chaque année, dans lesquelles des voix imploraient dans toutes les langues, racontaient une longue quête. Certains avaient retourné la terre en vain. D'autres écrivaient : « Je ne sais rien. Devant moi, il y a un grand trou. »